Entretien...

Propos recueillis par Bernard Daguerre – Photos : Mélanie Gribinski

Une fiction au plus vif de la mémoire

Rencontre avec Elsa Osorio

Au mois de novembre dernier, **Elsa Osorio** était accueillie par Écla Aquitaine en résidence d'écriture. Sa présence à la Prévôté au moment du Festival du film d'histoire de Pessac lui a permis de participer au jury des longs-métrages de fiction. Bilan d'un séjour aquitain pour une écrivaine argentine soucieuse de l'histoire contemporaine, qu'elle brasse dans des œuvres de fiction à la forte charge émotive.

Bernard Daguerre – Comment débute une vocation d'écrivain ?

Elsa Osorio – J'écris depuis que j'ai appris à écrire. J'avais déjà à l'école une production importante et je changeais les devoirs de math en textes littéraires, pour des amies à moi… La décision de devenir écrivain, ça prend du temps. J'ai d'abord publié des nouvelles dans des anthologies. Mon premier livre a eu le prix national des Lettres. Il s'agit de nouvelles, non traduites en français, écrites à la fin de la dictature, en 1983. Alors qu'on a partout dit que c'est pour *Luz ou le temps sauvage* que j'ai eu ce prix, ce qui est une erreur.

B.D. – Comment vos livres se nourrissent-ils de l'histoire actuelle de l'Argentine ?

E.O. – Ça m'a pris beaucoup de temps pour pouvoir écrire sur ce sujet. J'ai écrit sur cette période [de la dictature], vingt ans après : c'est par un processus lent, personnel. Je travaillais sur l'histoire d'une fille née en captivité et que personne ne recherchait… Je commençais à (re) vivre la terreur, la peur de l'époque telle que je la ressentais vingt ans plus tôt, alors que je vivais et écrivais en Espagne, en 1996. J'ai découvert en écrivant *Luz ou le temps sauvage* comment cette histoire était aussi la mienne, même si ce n'était pas mon histoire dans un sens autobiographique. Personne ne voulait de ce livre en Argentine au départ, il a été publié seulement en 2007. Il a d'abord été édité dans d'autres pays. Quand on écrit un premier livre sur un sujet, c'est toujours compliqué.
J'ai assisté au procès d'Astiz[1], qui paradait avec un livre, *Tuer de nouveau*. J'ai connu à Paris des gens exilés de la dictature, chez lesquels il s'était infiltré. Il a fait l'apologie des crimes de la dictature, d'une façon publique. C'est génial ce procès, même si ça a pris des années et des années. On est très contents de tout cela. Si les procès continuent, c'est dû à la lutte de ces trente dernières années. L'Argentine est l'unique pays qui est parvenu à mener jusqu'au bout ces actions en justice.

B.D. – *Luz ou le temps sauvage* est en effet plongé dans cette histoire ; mais aussi *Sept nuits d'insomnie*, votre recueil de nouvelles…

E.O. – Oui, quand je suis revenue en Argentine, il y a quelque temps, j'ai retrouvé des papiers à moi, des nouvelles que j'avais écrites avec des mots raturés : ces trois ou quatre mots rayés, je me suis rendu compte qu'ils pouvaient être considérés comme dangereux. Cela a été le point de départ de ces récits. Dans ce recueil, il y a des nouvelles fantastiques, allégoriques, mêlées à des périodes historiques. Je voulais montrer que, en dépit des situations dramatiques, les gens peuvent s'en sortir, d'une certaine façon, c'était l'idée de ce livre. D'ailleurs, le titre original du recueil des nouvelles, *Callejón con salida,* veut dire : « une impasse avec sortie ».

© Mélanie Gribinski

Elsa Osorio est de retour en France cet automne pour la sortie de ***La Capitana***, le roman dont elle avait achevé l'écriture juste avant son arrivée en résidence. Cette « Capitana », c'est Micaela Feldman de Etchebéhère (1902-1992), révolutionnaire née en Argentine, qui a vécu en Patagonie, à Paris, à Berlin et a commandé un bataillon lors de la guerre d'Espagne. « Mika Etchebéhère est une des grandes oubliées de l'histoire » écrit Elsa Osorio dans sa postface. La romancière a œuvré à lui rendre justice par la littérature, tout en ayant soin de travailler à partir des carnets de notes de Mika et de rencontres avec les gens qui l'ont connue.

La Capitana, traduit par François Gaudry, Éd. Métailié, 2012. 333 p., 20 €

B.D. – Quel bilan retirez-vous de ce séjour en résidence ?

E.O. – J'ai fait beaucoup de rencontres en France. Ce sont des expériences très variées. C'était très bien : la rencontre à Périgueux, celle à La Roche-Chalais et aussi à la bibliothèque du petit village de Razac-sur-l'Isle en Dordogne, avec des gens des autres villages alentour qui sont aussi venus. Il y avait beaucoup de monde et c'étaient des lecteurs qui avaient déjà lu le livre.

> Je voulais montrer que, en dépit des situations dramatiques, les gens peuvent s'en sortir, d'une certaine façon, c'était l'idée de ce livre.

Pour un auteur, c'est toujours un plaisir de rencontrer des gens qui connaissent son œuvre ; c'était très chaleureux et ensuite ça m'a émue car une dame avait préparé un mets typique d'Argentine. J'ai trouvé ça très sympathique ; le problème, d'ailleurs, c'est que j'ai voulu en reprendre entre deux dédicaces, mais il n'y en avait plus !
Je suis allée dans deux lycées, j'aime bien les contacts avec les ados, ça me plaît : dès que je peux, je le fais. Je trouve que c'est important, quand on me donne à choisir, j'aime voir les jeunes et discuter avec eux.

Le cinéma, au Festival du film de Pessac, a été une très bonne expérience, parce que j'étais jurée pour la section de fiction. Je n'avais jamais participé auparavant à un jury de cinéma, et je me sentais absolument concernée par le thème sur « l'histoire et la fiction » ; en ce moment, j'écris un essai sur la littérature, la fiction face à l'histoire, je veux dire que j'ai beaucoup, beaucoup appris des membres du jury, notamment des réalisateurs. Les débats auxquels j'ai assisté étaient très bien.
Une autre chose merveilleuse : j'ai connu les châteaux où se fait le vin. Il y avait des personnes qui expliquaient le vin, j'aurais voulu les enregistrer, parce que c'est un récit très intéressant et le vin était très bon ! J'ai beaucoup apprécié…

J'ai aussi travaillé à une idée de scénario adapté de mon roman *Luz*, mais je n'ai pas eu beaucoup de temps, c'est un projet pour la télévision. Enfin, j'étais venue plusieurs fois à Bordeaux, mais je n'avais pas eu l'occasion comme cette fois-ci de m'y promener. Je me sens très bien à Bordeaux ; je me suis habituée à cette ville, on peut la comprendre bien. ◀

(entretien réalisé en français, merci Elsa !)

1. Alfredo Astiz a été l'un des tristement célèbres tortionnaires pendant la période de la dictature argentine ; poursuivi pour de nombreuses disparitions, entre autres celles de fondatrices du mouvement des grands-mères de la place de Mai, de religieuses françaises, de l'écrivain Rodolfo Walsh, après avoir bénéficié d'amnisties controversées, il a été condamné à la prison à perpétuité en octobre 2011.

Luz ou le temps sauvage
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par François Gaudry
Éd. Métailié 2000 et Points Seuil 2010

Luz est une de ces enfants volées à leurs mères, prisonnières, par les tortionnaires de la dictature argentine avant de les faire adopter. De 1976 – année de sa naissance – à 1998, où Luz retrouve son père, c'est un formidable et émouvant chant polysémique qui s'élève du livre même. Pour dire l'hymne à la vie de ceux qui en réchappèrent, à la dignité et à la lutte de ceux qui moururent. *Luz* est une émotion continue de lecture, évitant le piège facile du pathos. De cette humanité souffrante, combattante et combative, on retiendra Miriam, prostituée, « fille simple qui pouvait regarder la situation » et la figure « opposée de Liliana, militante et mère de Luz, deux femmes qui peuvent établir un contact intéressant », explique Elsa Osorio. Le roman a ainsi, autour de Luz, plusieurs figures de bonnes fées ou au contraire de marâtres (et parâtres) qui donnent une dimension presque merveilleuse à ce récit tragique.
B.D.

Sept nuits d'insomnie
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par François Gaudry
Éd. Métailié, 2010

L'idée socle du recueil, c'est comment vivre et transiger avec cette part douloureuse d'eux-mêmes que portent dans leur chair et/ou dans leur tête les personnages, des femmes pour la plupart, victimes de la dictature militaire. Qui se vivent aussi comme coupables, commente Elsa. De la pluralité des genres, on retiendra par exemple la première nouvelle « Les Lettres de Juan », « travaillée comme une comédie, mais c'est un drame » : il s'agit de la disparition d'un frère que le reste de la fratrie cache à sa sœur bien-aimée, en lui adressant de fausses lettres qui témoigneraient de ce qu'il vit toujours ; mais une autre mystérieuse correspondance s'établit. Qui croire ? Ou encore la nouvelle *Sanglot. Drame d'intrigue* bâtie selon son auteur comme « une comédie de substitution, une chose drôle », qui permet à une jeune femme traquée de pleurer sur un cadavre qui n'est pas celui de son ami disparu…
B.D.